

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

# UNE HEURE DE FERVEUR

De la même autrice chez Voir de Près,  
éditions en grands caractères :

*Une rose seule*

MURIEL BARBERY

# UNE HEURE DE FERVEUR

*Roman*



**VOIR DE PRÈS**

© 2022, Actes Sud.

© 2023, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-544-9

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*à Chevalier*

*à celles et ceux de Kyōto  
Akiyo, Megumi, Sayoko &  
Keisuke, Manabu, Shigenori,  
Tomoo, Kazu, Tomoko*

*et Éric-Maria*

**Mourir**

À l'heure de mourir, Haru Ueno regardait une fleur et pensait : Tout tient à une fleur. En réalité, sa vie avait tenu à trois fils et le dernier, seulement, était une fleur. Devant lui s'étendait un petit jardin de temple qui faisait vœu de paysage miniature parsemé de symboles. Que des siècles de quête spirituelle aient abouti à cet agencement précis l'émerveillait – tant d'efforts tendus vers une signification et, à la fin, une pure forme, pensait-il encore.

Car Haru Ueno était de ceux qui recherchent la forme.

Il savait qu'il serait mort bientôt et il se disait : Enfin, je suis accordé aux choses. Dans le lointain, le gong du Hōnen-in résonna quatre fois et l'intensité de sa propre présence au monde lui donna le vertige. En face de lui, le jardin clos de murs passés à la chaux blanche, surmontés de tuiles grises. Dans le jardin, trois pierres, un pin, une étendue de sable, une lanterne, de la mousse. Au-delà, les montagnes de l'Est. Le temple, lui, s'appelait le Shinnyodō. Pendant presque cinq décennies, chaque semaine, Haru Ueno avait parcouru le même circuit – il allait

au temple principal sur la colline, traversait le cimetière en contrebas et revenait à l'entrée du complexe dont il était un important donateur.

Car Haru Ueno était très riche.

Il avait grandi en observant la neige tomber et fondre sur les pierres d'un torrent de montagne. Sur une rive était arrimée la petite maison familiale, sur l'autre une forêt de grands pins dans la glace. Pendant longtemps, il avait cru aimer la matière – la roche, l'eau, les feuillages et le bois. Quand il avait compris qu'il aimait les formes que prenait cette matière, il était devenu marchand d'art.

L'art : l'un des trois fils de sa vie.

Bien sûr, il n'était pas devenu marchand en un jour, il avait fallu le temps de changer de ville et de rencontrer un homme. À vingt ans, tournant le dos aux montagnes et au commerce de saké de son père, il avait quitté Takayama pour Kyōto. Il n'avait ni argent ni relations mais il possédait une fortune peu commune : bien qu'il ne connût rien du monde, il savait qui il était. C'était le mois de mai et, assis sur le sol de bois, il entrevoyait l'avenir avec une clarté proche de la lucidité du saké. Tout autour bruissait le complexe de temples zen où un cousin moine lui avait négocié une chambre. La ren-

contre entre la puissance de sa vision et l'immensité du temps lui donnait le vertige. Cette vision ne disait ni où, ni quand, ni comment. Elle disait : Une vie consacrée à l'art. Et encore : Je réussirai. La chambre donnait sur un minuscule jardin ombreux. Au-delà, le soleil dorait les chaumes des grands bambous gris. Parmi les hostas et les fougères naines poussaient des iris d'eau. L'un d'eux, plus grand et plus gracile que les autres, oscillait dans la brise. Une cloche, quelque part, sonna. Le temps se dilua et Haru Ueno fut cette fleur. Puis cela passa.

En ce jour, à cinquante années de distance, Haru Ueno regardait

la même fleur et s'étonnait que ce fût, de nouveau, un 20 mai à seize heures. Une chose, néanmoins, différait : cette fois, il la regardait en lui-même. Une autre était semblable : tout – l'iris, la cloche, le jardin – avait lieu au présent. Une dernière était remarquable : dans ce présent total se dissolvait la douleur. Il entendit un bruit derrière lui et espéra qu'on le laisserait seul. Il pensa à Keisuke qui attendait quelque part qu'il mourût et se dit : Une vie se résume à trois noms.

Haru, celui qui ne voulait pas mourir. Keisuke, celui qui ne le pouvait pas. Rose, celle qui vivrait.

Les quartiers privés où il reposait étaient ceux du moine principal du temple, lequel était le jumeau de Keisuke Shibata, l'homme grâce auquel sa vocation était advenue. Les frères Shibata descendaient d'une vieille famille de Kyōto qui, de temps immémoriaux, fournissait la cité en laqueurs et en moines. Comme Keisuke détestait également la religion et – parce qu'elle brillait – la laque, il avait choisi la poterie mais il était aussi peintre, calligraphe et poète. La chose notable dans la rencontre de Haru et Keisuke fut que, entre eux, d'abord, il y eut un bol. Haru le vit et sut ce que serait sa vie. Il n'avait jamais rencontré une telle œuvre : le bol paraissait ancien

et nouveau à la fois, d'une façon qu'il jugeait *impossible*. À côté, affalé sur une chaise, il y avait un homme sans âge et, si cela avait un sens, du même alliage que le bol. Par ailleurs, il était fin saoul et Haru faisait face à une équation également impossible – d'un côté, la forme parfaite, de l'autre, son créateur : un ivrogne. Après qu'on les eut présentés, ils scellèrent dans le saké l'amitié d'une vie.

L'amitié : le deuxième fil auquel la vie de Haru tiendrait.

Aujourd'hui campait devant lui la mort sous l'apparence d'un jardin et tout le reste, hors ces deux instants